

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Le regard impérialiste de la voyageuse : Catherine de Bourboulon au dix-neuvième siècle

Qingya Meng 

Volume 21, Number 2, 2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1115092ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4901>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Meng, Q. (2024). Le regard impérialiste de la voyageuse : Catherine de Bourboulon au dix-neuvième siècle. *Voix plurielles*, 21(2), 169–182.
<https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4901>

Article abstract

Cet article est consacré au voyage de Catherine de Bourboulon (1827-1865) avec son mari, diplomate français, à travers le nord de la Chine, la Mongolie et la Russie, au cours duquel elle rédige un journal qui sera publié à titre posthume, après son retour en France, en 1866. L'étude analyse deux types de discours, d'une part, l'expression d'un très fort enthousiasme qui semble traduire un désir de liberté ; d'autre part, l'expression d'une foi inébranlable dans la supériorité présumée de la civilisation occidentale.

© Qingya Meng, 2024



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

**Le regard impérialiste de la voyageuse :
Catherine de Bourboulon au dix-neuvième siècle**

Qingya Meng, Université des études étrangère du Guangdong, Canton, Chine

Résumé

Cet article est consacré au voyage de Catherine de Bourboulon (1827-1865) avec son mari, diplomate français, à travers le nord de la Chine, la Mongolie et la Russie, au cours duquel elle rédige un journal qui sera publié à titre posthume, après son retour en France, en 1866. L'étude analyse deux types de discours, d'une part, l'expression d'un très fort enthousiasme qui semble traduire un désir de liberté ; d'autre part, l'expression d'une foi inébranlable dans la supériorité présumée de la civilisation occidentale.

Mots-clés

Bourboulon, Catherine de ; Terrain d'aventures ; Récit de voyage ; Voyage en Chine ; Voyage en Mongolie ; Voyage en Orient russe

Au dix-neuvième siècle, la révolution industrielle et les progrès techniques, notamment en matière de nouveaux moyens de transport, confèrent au fait même de voyager de nouveaux horizons. Les lignes de chemin de fer se déploient à travers l'Europe pour relier les grandes capitales les unes aux autres. Les compagnies maritimes françaises et anglaises entrent dans une compétition effrénée, proposant aux voyageurs, à partir de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, de traverser les mers du monde à bord de paquebots de plus en plus puissants et luxueux. Selon Sylvain Venayre, l'expérience viatique devient celle de la liberté individuelle (5) et témoigne de nouvelles perceptions du temps et de l'espace chez les voyageurs. Du point de vue du genre, il est plus facile pour les hommes d'entreprendre de longs périple que pour les femmes, qui se voient exclues du périmètre des voyages, à moins qu'elles ne se déplacent sous la protection de leur mari.

C'est précisément le cas de la voyageuse Catherine de Bourboulon (1827-1865)¹, qui entreprend un parcours de plus de huit mille kilomètres, au départ de Pékin en mai 1862, traversant une partie de l'Asie centrale chinoise (le nord de la Chine et la Mongolie), avant de pénétrer en Russie à la fin du mois d'août 1862 où elle embarque à bord d'un train à la gare de Saint-Petersbourg, afin de rentrer en France. Selon la chercheuse Valérie Boulain, une femme « qui voyage, qui part à l'aventure, n'est pas tout à fait un voyageur comme un autre. Il existerait, selon

que l'on soit un homme ou une femme, une différence symbolique et logistique dans le voyage » (16). Bourboulon a pour elle d'avoir été éduquée dans une famille de diplomates qui lui a appris à voyager et à vivre dans des milieux cosmopolites ; elle est cultivée et dotée d'une forte personnalité, selon les rares témoignages que nous avons pu réunir.

Ce projet de voyage, c'est elle qui l'a forgé, après avoir passé dix années de sa vie en Chine avec son mari, un diplomate français achevant sa carrière comme ambassadeur de France². Le couple a déjà effectué plusieurs allers-retours entre la France et la Chine, mais toujours par bateau. À l'occasion de ce retour définitif en France, Catherine de Bourboulon rêve d'un voyage extraordinaire. Ce déplacement n'est pas sans danger. Il s'agit de traverser des contrées inconnues, voire peu habitées, parcourues par des caravaniers et contrebandiers en tous genres. Les questions de sécurité des voyageurs sont prises au sérieux par les autorités chinoises puisqu'elles accorderont une protection militaire aux voyageurs jusqu'à la frontière russe.

Durant les quatre mois que durera le périple, la voyageuse prend des notes dans lesquelles elle décrit ce qu'elle voit et ce qu'elle ressent. Ces notes seront réunies dans un ouvrage publié à titre posthume en 1866 sous le titre *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861*³.

Dans le cadre de la recherche en littérature de voyage, mon étude vise à appréhender l'écriture de Bourboulon, qui témoigne d'un regard articulé entre subjectivité et objectivité. Plus précisément, il s'agit d'analyser deux types de discours textuels, le premier mettant en lumière l'expression d'un enthousiasme résistant à toute épreuve, qui semble traduire un vrai désir de liberté ; le second témoignant d'une foi inébranlable dans la supériorité de la civilisation occidentale face à d'autres peuples, comme les Chinois ou les Mongols. Ces deux axes permettent ainsi de rendre compte de l'une des spécificités de l'écriture viatique au féminin au dix-neuvième siècle : une volonté d'émancipation de la voyageuse à l'intérieur d'un espace géographique perçu comme un terrain d'aventures.

Récits de voyage en Chine au dix-neuvième siècle

Le dix-neuvième siècle est marqué par de grands voyages entre l'Europe, les Amériques, l'Asie, le Moyen-Orient, réalisés notamment à bord de nouveaux trains comme le Trans Orient Express qui relie l'Europe au Bosphore, la Turquie, l'Égypte, ou les premiers luxueux paquebots prenant la mer au départ du port du Havre pour rejoindre New York.

Grâce à ces nouveaux modes de déplacement, le voyageur découvre, non seulement un élargissement des horizons pendant le temps du voyage, mais aussi un nouveau mode de vie dans les hôtels à Constantinople, pendant les excursions vers les pyramides d'Égypte, ou à bord des navires vers le Brésil, etc., et fait l'expérience d'une existence en rupture avec les contraintes du matérialisme de la vie quotidienne. Les artistes et écrivains romantiques apprécient tout particulièrement le plaisir inhérent au fait de voyager. L'un des aspects du romantisme, c'est d'avoir su révéler la dénomination Orient comme une destination ultime, qui met en lien non seulement les pays bordant la Méditerranée mais bien au-delà en regardant vers l'Asie et la Chine. Certes, l'Empire du Milieu désigne un Orient lointain, mystérieux, inaccessible. Mais, alors que le déclin de la Chine impériale est manifeste tout au long du dix-neuvième siècle⁴, il faut souligner l'intérêt de la France, sans équivalent en Europe, pour différents aspects de la civilisation chinoise, notamment en matière linguistique, puisque c'est au Collège de France que sera créée en 1843 la première chaire d'enseignement de la langue chinoise sous l'autorité d'Abel Rémusat⁵, puis celle de Stanislas Julien⁶, tous deux n'ayant jamais été en Chine et ayant de cette partie du monde « une connaissance purement livresque » (Détrie 86).

Voyager devient, pour certains, une mode mais, plus que tout, une nouvelle façon de vivre, ce qui explique en partie l'engouement des lecteurs pour les récits de voyages, genre littéraire qui se développe grâce aux maisons d'édition, à commencer par Hachette, qui, dans le contexte du colonialisme grandissant, éditent nombre de récits d'explorateurs et d'aventuriers revenus d'Afrique, des pays du Maghreb, etc.

À partir de 1859, la nouvelle et prestigieuse revue de voyage *Le tour du monde* remporte un vrai succès qui ne se démentira pas jusqu'à la veille de la Première guerre mondiale ; c'est ainsi que la littérature viatique de langue française est devenue, à elle seule, un champ de recherches fécond et dynamique au dix-neuvième siècle.

Dans ce contexte, le corpus général des récits de voyage entre la France et la Chine, édités entre 1800 et 1900, recense une cinquantaine de récits⁷ de diplomates ou de militaires mais aussi de missionnaires religieux, de scientifiques (archéologues, sinologues, botanistes, etc.) en quête de nouvelles connaissances, ainsi que des aventuriers, des hommes d'affaires ou des commerçants⁸.

L'inventaire de ce corpus comprend seulement trois récits de voyage en Chine au féminin : *Les pirates chinois : ma captivité dans les mers de la Chine* de Fanny Loviot (1860), *Les Indes et*

l'Extrême-Orient, impressions de voyage d'une Parisienne de Louise Bourbonnaud (1888) et *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France et de madame de Bourboulon, 1860-1861* de Bourboulon (1866). Dans le cas de cette étude, seul ce dernier récit viatique⁹ a été retenu.

Structure du récit de voyage de Catherine de Bourboulon

Le récit comprend deux périodes : le séjour à Shanghai qui débute le 15 août 1860 jusqu'au départ de Pékin en mai 1862, puis le périple proprement dit, de mai à fin août 1862, que la voyageuse a souhaité singulier et aventurier. C'est cette dernière partie qui fait l'objet de mon étude.

Bourboulon, alors âgée de trente-quatre ans, est rentrée épuisée de ce voyage très éprouvant physiquement, d'autant qu'elle est atteinte d'une maladie contractée pendant son séjour à Shanghai. Dès son retour, sachant qu'il « ne va toujours pas de soi, pour les femmes, de signer leurs écrits de leur nom », rappelle Nathalie Ueckman (109), elle n'a pas d'autre choix que de confier son manuscrit, sous forme de feuillets séparés comportant, pour certains, des dessins, à un diplomate français et ami proche de son mari, Achille Poussielgue. Celui-ci en retient des extraits qu'il place entre guillemets, insérés dans ses propres commentaires en relation avec la Chine impériale des années 1850-1860, et complétés par des témoignages de militaires en poste en Chine à la même période. Le procédé typographique des guillemets est le seul indice qui permet non seulement d'identifier le récit de la voyageuse mais aussi de penser qu'il n'a pas pu être restitué dans son intégralité. Actuellement, le manuscrit original semble avoir disparu.

La genèse de la publication du récit de voyage de Bourboulon montre ainsi l'emprise du masculin sur le discours féminin comme si ce dernier, parce qu'il est écrit par une femme, ne pouvait se suffire à lui-même. J'ai néanmoins choisi de présenter le récit de la voyageuse comme un témoignage personnel. En effet, ce périple, considéré par l'écrivain Jules Verne comme un véritable exploit¹⁰, aurait pu sombrer dans l'oubli si, au vingtième siècle, la recherche en littérature de voyage ne l'avait pas répertorié parmi les grands récits de voyageuses du dix-neuvième siècle¹¹. Deux maisons d'édition françaises publieront *Shanghai* (2004) et *L'Asie cavalière* (2008) ; les deux publications proposent aux lecteurs de lire des parties du journal viatique de Bourboulon, mais aussi les ajouts textuels de Poussielgue.

Au début de ses notes de voyage, la voyageuse écrit que « maintenant commence vraiment notre voyage, un des plus grands et des plus longs qu'on puisse accomplir par terre sur notre globe ! » (326). Tout au long du périple, elle se montrera intrépide et enthousiaste, malgré des moments de fatigue et d'inconfort, notamment lors de la traversée du désert de Gobi. D'une curiosité insatiable, elle observe, regarde, et se laisse volontiers éblouir par la beauté des paysages de la Mongolie qui constituent, de son point de vue, un « spectacle bien curieux pour un Européen » (289), précise-t-elle. Mais son attitude peut paraître ambivalente tandis qu'elle se plaît à dévaloriser cet Orient chinois, perçu comme barbare, pauvre et affaibli, face à un Occident triomphant.

L'expérience de la liberté d'une cavalière en Asie

Le voyage dure quatre mois et emprunte l'itinéraire décrit ci-dessous. Après avoir traversé le Petchili (actuelle province du Hebei au nord de Pékin), elle arrive à Tchang-Ping-Tchéou où elle visite les tombeaux des Ming, avant d'atteindre, le 23 mai, les villes de Suan-Houa-Fou et Kalgan (actuellement Zhang Jia Kou). Après avoir gravi la Grande Muraille, elle pénètre alors en Mongolie. La géographie change : 1500 km entre Kalgan et Kiakhta en Sibérie sont occupés uniquement par des campements nomades. Le désert de Gobi débute à Oula-Houndouk. Le 2 juin, elle entre dans la ville d'Homoutch, puis dans celle de Nara, avant de traverser le fleuve Keroulen en Mongolie. Le 8 juin, c'est l'entrée dans la cité d'Ourga (actuelle Oulan-Bator) d'où elle repartira le 12 juin. Puis, c'est la traversée de la vallée de la Toula, des monts Bakka-Oula par des gorges profondes avant de descendre la rivière Selenga pour rejoindre la ville de Kiakhta à la frontière entre la Mongolie et la Russie. Le périple se poursuit par la traversée du lac Baikal en Russie en bateau. Après avoir visité la ville d'Irkoutsk, il faut alors franchir la rivière russe Oka afin d'arriver à la ville de Krasnoïarsk en Sibérie orientale. Après la traversée des fleuves de la Sibérie et de l'Iénisseï, elle rejoint la ville de Tomsk. La traversée des fleuves de l'Ob puis de la Baraba lui permet d'arriver dans la ville d'Omsk. Plus tard, elle franchit les monts de l'Oural en passant par les villes de Tioumen et Ekaterinbourg ; enfin elle arrive dans la ville russe de Perm. Le voyage continue le long du fleuve de la Kama pour arriver à Kazan et à Novgorod. C'est alors qu'elle prend un train avec son mari pour rejoindre Saint-Pétersbourg jusqu'à Paris où ils arrivent en août 1862.

Durant le périple, les moyens de transports utilisés sont multiples : d'abord, le cheval que Bourboulon monte avec dextérité, mais aussi les calèches, dont ces curieuses *tarantass* (voitures hippomobiles utilisées en Russie) qui circulent fréquemment dans ces régions de Chine ; par endroits, il faut traverser des rivières, alors on embarque à bord d'un bateau, voire une barque, de façon à passer de l'autre côté et poursuivre le trajet. Bourboulon écrit : « De Pékin à Kalgan, on avait franchi à cheval et à petites journées quatre cent douze lis chinoises, soit environ deux cent dix kilomètres ; à partir de Kalgan le voyage devint plus rapide, et tout le monde dut faire usage des charrettes, dont le nombre avait été calculé sur celui des voyageurs » (332). Les itinéraires passent par des contrées sauvages, aux reliefs accidentés, et empruntent les routes de caravaniers qui ne sont pas entretenues pour la circulation d'un convoi aussi important.

Bourboulon, avec ses deux petits chiens, et son mari sont accompagnés par quelques diplomates russes et anglais, des militaires français, un médecin, des interprètes. À ce groupe, il faut ajouter de nombreux domestiques, qui veillent chaque jour à la bonne intendance et à la logistique de ce voyage. Autrement dit, il s'agit d'un véritable convoi qui réunit plus d'une centaine de personnes, car, aux nombreux membres du personnel, il faut aussi ajouter la présence de soldats chinois chargés d'assurer la protection des diplomates. Il est difficile d'imaginer, aujourd'hui, les difficultés d'organisation d'une telle caravane avec autant de voyageurs, autant d'animaux (chevaux et chameaux qui tirent la douzaine de voitures¹²), autant de bagages, sans compter les charrettes, les carrioles et autres véhicules de l'époque. Mais finalement, cette expédition s'est déroulée de la meilleure façon qui soit, sans accident (ce qui était à craindre tant par endroits les reliefs sont hostiles aux voyageurs), sans renoncement (on aurait pu craindre l'échec du voyage, obligeant le convoi à rebrousser chemin), sans événement tragique (on aurait pu redouter des malades, des morts, etc.).

L'Asie centrale chinoise « est restée jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle une terre fermée » (Jan XXIII). C'est pourquoi le voyage de Bourboulon est exceptionnel, car ces territoires ne sont que très rarement, voire pas du tout, traversés par des voyageurs occidentaux : ces derniers « glanaient des informations sur ces contrées dont l'accès était défendu par les Chinois, à moins que ce ne soit par des luttes locales, incessantes qui rendaient tout voyage trop périlleux » (XXIII).

Les notes viatiques de Bourboulon témoignent du ton léger et souvent amusé de la narratrice, qui fait fi de tous les petits désagréments du parcours, à commencer par les attaques intempestives des moustiques contre lesquels il faut se protéger la nuit avec des gants et un masque

à camail sur le visage. Elle témoigne d'une forte capacité d'endurance, y compris dans les moments les plus désagréables, quand elle écrit : « les roues massives sautent de marche en marche, et ébranlent nos pauvres corps qui en subissent chaque contre-coup, c'est là un supplice sans nom que Dante a oublié dans son Enfer » (338). En pénétrant dans le désert de Gobi en Mongolie, elle se réjouit de chevaucher « la terre du gazon comme l'appellent ses libres habitants, le désert, le désert infini avec toute sa majesté, et qui vous parle d'autant plus de Dieu que rien n'y rappelle les hommes » (324).

Depuis son départ de Pékin, elle ressent une sorte d'éblouissement qu'elle n'a jamais éprouvé durant son séjour de dix ans en Chine. À propos de la Mongolie, « le plus désert et le moins peuplé que nous ayons vu en Chine » (294), elle apprécie la « calme solitude » (294), la « douce couleur verte » (324) des prairies, la « transparence et une pureté d'atmosphère » (324) ; elle contemple à perte de vue « le terrain [qui] commence à s'entrecouper de ravins et de mamelons en dos d'âne, l'herbe est moins touffue, les pierres plus nombreuses » (334). Il faut compter six jours pour parcourir cette étendue désertique qui est « moins désolé[e] à cette époque du printemps qu'après les chaleurs de l'été, où on n'y trouve plus ni eau potable, ni un brin d'herbe » (335). Le regard de Bourboulon saisit volontiers les couleurs des paysages qui varient selon la lumière du jour. C'est un plaisir intime qu'elle relate à travers l'écriture tant et si bien que l'on retrouve là le sens du journal intime. C'est aussi cela l'écriture viatique, la traduction d'une sensibilité en lien avec des désirs secrets que Bourboulon ne révèle pas. Cette aventure exceptionnelle invoquée dans les premières lignes de son récit viatique consiste sans doute à se donner le droit de vivre en soi et pour soi, sans retenue, des émotions toutes personnelles.

L'expérience du nomadisme

Au chapitre des émotions intensément ressenties, il y a l'expérience du nomadisme dans les steppes de Mongolie. Ce mode de vie spécifique à un peuple voué à se déplacer d'un lieu à un autre, hiver comme été, accompagné par des troupeaux de bêtes, constitue l'antithèse de la sédentarité. Il y a tout lieu de penser en lisant les notes de Bourboulon que le seul fait de devoir camper tous les soirs, « à la manière des Mongols » dans un endroit différent, comme cela a dû se passer à certains moments du voyage, a été pour elle une façon de se libérer des normes de la socialité qu'elle a toujours connue. Cette réjouissance intérieure qu'elle éprouve à se rêver nomade, le temps d'une nuit passée sous la tente, avec tout l'inconfort que cela implique pour elle,

ne signifie pas pour autant qu'elle puisse renoncer « à décrire le réel avec une tête froide » (Moussa 334).

L'expérience du nomadisme, en parcourant le désert de Gobi, lui fait découvrir sa propre liberté physique, qui s'épanouit dans un « ailleurs » éprouvé grâce au plaisir des sens. Elle ressent au plus profond d'elle-même « la jouissance itinérante » (334), tant et si bien que, chez Bourboulon, la *voyageuse* semble plus libre que *l'épouse de l'ambassadeur français de Chine*. Autrement dit, le temps du voyage provoque un état de rupture totale avec le mode de vie conformiste qui a toujours été le sien au sein des ambassades. La confrontation à un autre lieu, sans analogie possible avec celui qu'elle a toujours connu, convoque non seulement la rencontre intime avec elle-même, mais aussi l'expression d'un ensemble de sentiments, allant de la joie à l'extase.

Selon Sarga Moussa, le nomadisme « n'est plus seulement l'apanage d'un sujet en mouvement (le voyageur), mais concerne aussi un objet d'observation » (337). Bourboulon pose un regard respectueux sur les nomades mongols, teinté probablement d'une envie d'être comme eux, libre ; mais elle est rattrapée par le réel de sa condition sociale, de sa culture et de ses façons de penser : c'est pourquoi elle se met à distance vis-à-vis d'eux, car, de toute évidence, il lui est impossible de comprendre ce peuple qui semble aimer davantage ses animaux que ses propres enfants. Elle est stupéfaite par une scène où des bébés voyagent en étant « suspendus dans des paniers aux flancs des chameaux », rangés « symétriquement d'après leur poids et leur âge », surmontés par le « fouillis pittoresque des ustensiles de ménage » (352). L'image est incompréhensible pour une Européenne comme Bourboulon.

Certes, elle se met à distance des nomades sur le plan physique, c'est-à-dire ne pas voir de trop près. À cet effet, elle raconte une scène qui traduit une communication impossible entre elle et un vieux nomade mongol l'ayant invitée à pénétrer dans sa yourte pour partager une tasse de thé. Elle écrit : « J'avais le désir depuis longtemps de visiter un intérieur mongol » (388). Mais tout en louant le sens de l'hospitalité de ce vieil homme, elle se voit incapable de partager quelques instants de sociabilité avec lui, étreinte par une forte impression de dégoût provoqué par des odeurs de « malpropreté » et de « vermine » (388) qui se répandent à l'intérieur de l'habitacle. Finalement, elle quitte précipitamment la yourte et rejoint son campement, jugeant que les nomades mongols sont « les plus simples, les plus pauvres et les plus sales que j'aie encore rencontrés » (388).

Autrement dit, l'état de « dépaysement » dans lequel elle se trouve se heurte à une limite établie par ses propres valeurs sociales. De fait, la rencontre avec l'autre, l'étranger, lui est impossible. À cet égard, son costume de voyageuse mérite d'être interrogé.

Le costume d'homme

En effet, Bourboulon voyage habillée d'un costume d'homme qu'elle va porter dès le départ de Pékin le 17 mai 1862 à 6 heures du matin et qu'elle n'ôtera qu'à son arrivée en Russie.

Nous disposons d'un portrait de la voyageuse, qui la montre vêtue d'« une veste en drap gris à parements en velours, de larges culottes en étoffe bleue, des bottes à l'écuyère, et par-dessus à volonté un manteau mongol à capuchon doublé de fourrure » (281).



Portrait de Catherine de Bourboulon, vêtue en homme à son départ de Pékin en 1862 (*Voyage en chine et en Mongolie* XIII)

Bourboulon écrit qu'elle a imaginé ce vêtement hétéroclite conçu avec un mélange d'éléments orientaux et occidentaux, coupés dans des tissus, acquis auprès de marchands chinois. Pour éviter le froid rigoureux qu'il faudra affronter pendant la traversée du désert de Gobi, elle achète un « manteau de mandarin » (334) le 23 mai 1862 à Kalgan, ville située entre la Chine et la Mongolie, semblable à « une pelisse en soie bleue doublée en laine blanche » (318).

Son déguisement en homme constitue sa tenue de voyage, qu'elle affiche fièrement, créant forcément le trouble auprès des Occidentaux qu'elle rencontre. Lors de son étape à Kiâhta, elle écrit la satisfaction qu'elle a pu ressentir en voyant que sa tenue a fait « un singulier effet au milieu

de toutes les dames Russes, habillées aux dernières modes de Paris avec des crinolines qui n'en finissaient plus » (396).

Cette théâtralisation d'elle-même laisse imaginer une forme de rébellion intérieure contre un environnement social qu'elle ressent comme oppressant, car rythmé par des temps de mondanités qu'elle qualifie elle-même de moments ennuyeux. Dans ce contexte, le jeu du travestissement suscite une confusion des genres puisque le « je » féminin devient un « autre » masculin.

L'adoption d'un costume masculin, est commun à plusieurs autres voyageuses du dix-neuvième siècle, telles Isabelle Eberhardt ou Adèle Hommaire-Hell. Mais il revêt chez Bouboulon un sens encore plus particulier en raison de la forte relégation que subissent les femmes dans la société impériale chinoise. On oublie aujourd'hui les terribles conditions de vie des femmes de la noblesse et de la bourgeoisie chinoises, à qui on a interdit, durant des siècles, de se montrer en public de la naissance à leur mort, subissant une sorte d'assignation à ne jamais quitter le gynécée dans une société hautement patriarcale. Au dix-neuvième siècle, le clivage masculin-féminin est l'objet d'un étonnement récurrent de la part de voyageurs français venus en Chine, surpris par l'invisibilité des femmes chinoises¹³. À Pékin, la situation est pire puisque la capitale impériale est interdite aux femmes étrangères. Bouboulon sera, d'ailleurs, la première femme européenne à être autorisée par l'empereur de Chine à y pénétrer en 1862 après la signature du Traité de Pékin¹⁴.

Autrement dit, le costume d'homme qu'elle adopte en Chine et pendant le temps du voyage, fonctionne à la fois comme un moyen de cacher son identité féminine et comme le symbole d'un désir d'émancipation. Ce dernier point est commun à ces « voyageuses [occidentales qui] n'étaient pas intéressées par la question féminine, [et qui] étaient pour cela bien trop individualistes » (Ueckmann 31). Cette remarque permet de souligner une attitude récurrente chez Bouboulon, celle du mépris à l'égard des populations autochtones, jugées « non civilisées ».

La posture impérialiste de Catherine de Bouboulon

Durant la traversée du désert de Gobi en Mongolie, la voyageuse supporte très difficilement l'étrangeté des nomades mongols. Dans son regard, l'Autre demeure une énigme. Plus encore, la réalité de l'Autre reste « une abstraction générée par l'idée de l'évolution sous le signe du sentiment de supériorité occidentale » (31).

Dans son récit viatique, Bourboulon multiplie les notations qui témoignent d'un microcosme social hiérarchisé, d'un côté les diplomates et de l'autre, les domestiques, les serviteurs, les soldats et autres personnels. Pour désigner ces derniers, elle utilise une expression « nos gens », une nomination qui fonctionne comme un indicateur du clivage entre les deux groupes sociaux : « nos gens avaient dressé notre camp autour de nos tentes préparées à l'avance » (344) et « nos gens n'ont pas encore l'habitude des emballages et des déballages ; il a fallu bien longtemps au milieu de cette confusion pour retrouver nos nécessaires de voyage, quelques provisions froides, et nos lits de camp » (325). Autrement dit, l'expression « nos gens » fonctionne comme un marqueur d'une opposition entre dominants et dominés.

Forte de son sentiment de supériorité, Bourboulon décrit quelques scènes incongrues vécues pendant le voyage qui confirment l'insouciance avec laquelle elle se comporte. Ainsi, le 24 mai 1862, lors de la traversée de la Mongolie, elle raconte un déjeuner incongru qui se déroule en plein air pour fêter l'anniversaire de la reine d'Angleterre : « le maître d'hôtel a pu mettre la main sur deux bouteilles de vin de Champagne, nous avons bu à la santé de Sa Majesté avec le ministre d'Angleterre [...] ; ensuite nous avons fait un whist (car on avait trouvé des cartes) ; c'est sûrement la première fois qu'on y joue dans les déserts de la Mongolie » (325).

Ainsi, l'Europe est fêtée au fin fond de l'Orient. Quelques jours plus tard, Bourboulon décrit un autre déjeuner en plein désert servi sur des nappes blanches posées sur l'herbe, composé de plusieurs plats raffinés, accompagnés de champagne et du vin de Bordeaux : omelette, riz au naturel, jambon demi-sel, pâté de faisans, confitures de framboise et café. « La seule chose qui manquait au menu pour le vrai bien vivre » écrit Bourboulon, « c'était le pain frais ! » (340). La désinvolture signifiée dans son propos montre la fracture entre deux peuples, deux cultures, deux civilisations. Jouant le rôle d'épouse d'un ambassadeur français, Bourboulon théâtralise le triomphe de l'Occident face à un Orient résigné et réduit à la servitude.

Mais son mépris est encore plus manifeste tant à l'égard des femmes mongoles, qui sont des « créatures », viriles, semblables « aux hommes par leur costume, leur malheureuse démarche et leur voix » (340), que des femmes russes qu'elle stigmatise pour leur coquetterie vestimentaire de mauvais goût. Bourboulon n'éprouve aucune empathie pour les femmes. C'est un trait récurrent de sa personnalité de juger l'Autre, comme « bizarre ». Son discours s'inscrit dans un espace politique où la seule revendication se limite à un enjeu civilisationnel occidental.

De son point de vue, la civilisation de la Chine naguère brillante est devenue au dix-neuvième siècle « vieillissante » ; les seuls représentants de *la vraie civilisation* sont les Européens ; ce sont les seuls qui, dans le monde, portent non seulement les valeurs de progrès mais aussi les valeurs de la chrétienté. Les Chinois sont des non-civilisés, voire pour certains des « demi-civilisés ». Ces degrés ne reposent sur aucune grille de lecture objective. La voyageuse, au nom de son identité occidentale, détermine elle-même les niveaux de civilisation des peuples : en venant en Chine, les Européens ont pour objectif de réaliser une mission civilisatrice, du moins c'est ce en quoi elle croit. Arrivée à Suan-Houa-Fou au nord de la Chine, Bourboulon est invitée à visiter la mission catholique de la ville : « Nous nous sommes arrêtés devant le grand portail au-dessus duquel figure seulement depuis quelques jours la croix, ce noble insigne de la civilisation latine ; le drapeau de l'humanité, des idées généreuses et de l'affranchissement universel, placé en Extrême Orient sous la protection immédiate de la France » (308).

Depuis le dix-huitième siècle, la civilisation occidentale se pense comme étant la seule capable « d'expansion civilisée » (Costantini 82) qui procède d'une volonté impérialiste de plus en plus affirmée au dix-neuvième siècle, donnant accès au colonialisme dans des territoires de l'Afrique, du Maghreb et du Moyen Orient.

À chaque étape de son voyage, Bourboulon se félicite de relever les marques de progrès des « habitudes culturelles, morales, politiques, religieuses, scientifiques [des Occidentaux] à l'ensemble du genre humain » (Costantini 86). Au moment de franchir la frontière pour entrer en Russie, elle s'exclamera : « Désormais nous étions rentrés en pleine civilisation » (392).

Ainsi, selon Isabelle Ernot, « ces figures européennes « en déplacement » semblent aussi, bien souvent, être passées à côté des populations rencontrées. Leurs représentations, finalement peu originales, s'alimentent à un fonds de stéréotypes » (par. 52). Force est de constater que les voyageuses, dans le contexte d'un Occident triomphant, participent à la construction de « l'idée de la supériorité occidentale [...] » (par. 52).

En fin de compte, le récit viatique de Bourboulon qui se déroule entre deux mondes, l'Orient chinois et l'Occident, témoigne d'une « expérience singulière, un éloignement et une libération » (par. 33) en dehors de toute culture de genre. À cet effet, elle reproduit la posture impérialiste des Occidentaux, et offre donc un exemple remarquable parmi ces voyageuses du dix-neuvième siècle qui se révèlent « complices des relations de domination et d'oppression » (Ueckmann 372).

Bibliographie

- Boulain, Valérie. *Femmes en aventure : de la voyageuse à la sportive (1850-1936)*. Rennes : PU de Rennes, 2012.
- Bourboulon, Catherine de. *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861*, commenté par Achille Poussielgue. Paris : Hachette, 1866.
- Brizay, Bernard. *Les trente « empereurs » qui ont fait la Chine*. Paris : Perrin, 2018.
- Broc, Numa. *Dictionnaire illustré des explorateurs français au XXe siècle*. Aubervilliers : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2001.
- Costantini, Dino. *Mission civilisatrice. Le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française*. Paris : La Découverte, 2008.
- Détrie, Muriel. « L'image de la femme chinoise dans la littérature française au XIXe siècle ». *Regards croisés Chine-France*. Dir. Laurine Quetin et Jean-Jacques Tatin-Gourier. Tours : U François Rabelais, 2009. 85-96.
- Ernot, Isabelle. « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIXe siècle) ». *Genre & Histoire* 8 (2011) [En ligne].
- Guiral, Pierre et Guy Thuillier. *La vie quotidienne des domestiques en France au XIXe siècle*. Paris : Hachette, 1978.
- Jan, Michel. *Le voyage en Asie centrale et au Tibet*. Paris : Robert Laffont, 1992.
- Moussa, Sarga. « Le nomadisme chez Potocki : des récits de voyage au 'Manuscrit trouvé à Saragosse' ». *Revue de Littérature Comparée* 287 (1998).
- Rousset, Léon. *À travers la Chine*. Paris : Hachette, 1878.
- Stendhal. *Mémoires d'un touriste* [1838]. *Voyages en France*. Paris : Gallimard, 1992.
- Touchart, Laurent, Olga Motchalova et Pascal Bartout. « Les paysages de Michel Strogoff sont-ils vraiment russes ? ». *Cybergeog : European Journal of Geography*. Document 872. 19 décembre 2018 [En ligne].
- Ueckmann, Natascha. *Genre et orientalisme. Récits de voyage au féminin en langue française (XIXe -XXe siècles)*. Grenoble : UGA, 2020.
- Venayre, Sylvain. « Mémoires d'un touriste : Stendhal, voyageur et historien ? ». *Recherches & Travaux* 90 (2017). 1-10.

Notes

¹ Catherine de Bourboulon est née en Écosse et a passé toute sa jeunesse aux États-Unis, où elle a été éduquée en grande partie par sa tante maternelle. Celle-ci, mariée à un ambassadeur d'Espagne en poste à Washington, a familiarisé sa nièce à cet « entre-soi » de la diplomatie, milieu dans lequel elle rencontrera son futur mari.

² Alphonse de Bourboulon (1809-1877) est un diplomate et voyageur français. Alors qu'il occupe le poste de secrétaire de la légation de France à Washington, il épouse Catherine Mac-Leod en 1851, avant son départ en Chine dans la même année. Il séjourne pendant plus de dix ans à Macao, Shanghai, Tianjin et Pékin, et rentre définitivement en France avec sa femme en septembre 1862.

³ À son retour en France, Catherine de Bourboulon confie ses notes de voyage à Achille Poussielgue (1829-1869), ami de son mari, également diplomate et bon connaisseur de la société chinoise. Jouant le rôle de médiateur du texte de Bourboulon, il construit un récit de voyage où il mélange ses commentaires personnels aux notes de voyage et aux lettres de la voyageuse. En 1864, le récit est publié pour la première fois dans la revue spécialisée dans les récits de voyage, *Le tour du Monde*, puis il est édité en 1866 chez Hachette sous le titre *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861*. Cet ouvrage est celui dont sont extraits toutes les citations de récits de voyages de l'autrice.

⁴ « Au XIX^e siècle, l'histoire de la Chine devient celle d'un long déclin dynastique. Des signes inquiétants d'une grave dégradation de l'État et de l'équilibre de la société apparaissent à la fin du règne glorieux de Qianlong et au début du XIX^e siècle » (Brizay 376).

⁵ Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832) est un sinologue français. Il est fondateur de la première chaire d'enseignement de la langue chinoise au Collège de France en 1814.

⁶ Stanislas Julien (1799-1873) est un sinologue français. Il était titulaire de la chaire de langue et littérature chinoises et tartare-mandchoues au Collège de France de 1832 à 1873.

⁷ Parmi les quarante-cinq récits de voyage en Chine publiés au dix-neuvième siècle, on peut citer les ouvrages suivants : *Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de Chine* (t. 2) de Cyrille Laplace (1833), *Voyage en Chine du Capitaine Montfort* de Georges Bell (1860), *Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de Mme de Bourboulon, 1860-1861* de Catherine de Bourboulon (1866), *À travers la Chine* de Léon Rousset (1878), *Chine inconnue : Souvenirs d'un collectionneur* de Maurice Jametel (1886), *Journal d'un interprète en Chine* de Maurice d'Irisson (1886).

⁸ L'écrivain Pierre Loti avec *Les derniers jours de Pékin* (1901) est le premier d'une nouvelle génération d'écrivains voyageurs du dix-neuvième siècle avec Victor Ségalen, Paul Claudel, Henri Michaux, etc.

⁹ Il faut noter que le corpus des récits de voyage au féminin en Chine de langue française est très réduit par rapport à celui de langue anglaise.

¹⁰ « Jules Verne a écrit *Michel Strogoff* en 1876 pour un public français. Or, puisque l'action se déroule entièrement en Russie et que le cadre géographique est surtout sibérien, il est intéressant de se demander quel accueil a été réservé à cette œuvre par les Russes eux-mêmes...Au sein d'une vaste documentation, la principale source de Verne fut le récit de voyage de Madame de Bourboulon, soit la vision d'une Franco-britannique traversant la Sibérie en 1861 » (Touchart, Motchalova et Bartout).

¹¹ Dans le *Dictionnaire illustré des explorateurs français au XX^e siècle*, Numa Broc introduit une catégorie particulière dans le tome consacré à l'Asie, à savoir « Les grandes voyageuses françaises en Asie », qu'il subdivise en deux parties, les voyageuses non accompagnées et celles qui voyagent en compagnie de leur mari. Catherine de Bourboulon fait partie de cette dernière catégorie.

¹² Catherine de Bourboulon fait même transporter son lit personnel en fer qui finira par se briser à cause des secousses de la charrette.

¹³ Comme l'évoque le voyageur Léon Rousset dans son récit de voyage intitulé *À travers la Chine* (1878), les femmes chinoises partagent une vie retirée et enfermée : « Encore si elles sortaient ! Mais elles ne vont jamais à pied ; et si la porte de leur prison s'ouvre quelquefois pour elles, ce n'est que dans une chaise à porteurs, rigoureusement fermée, qu'elles vont rendre visite à de rares amies ou à leurs parentes » (Rousset 257).

¹⁴ Le traité du Pékin, qualifié de traité inégal par la Chine, est signé entre le gouvernement de la Chine impériale et trois pays européens : l'Angleterre, la France et la Russie. Mettant fin à la seconde guerre de l'opium, ce traité oblige la Chine à ouvrir l'ensemble de son territoire aux missionnaires ainsi qu'aux voyageurs occidentaux.